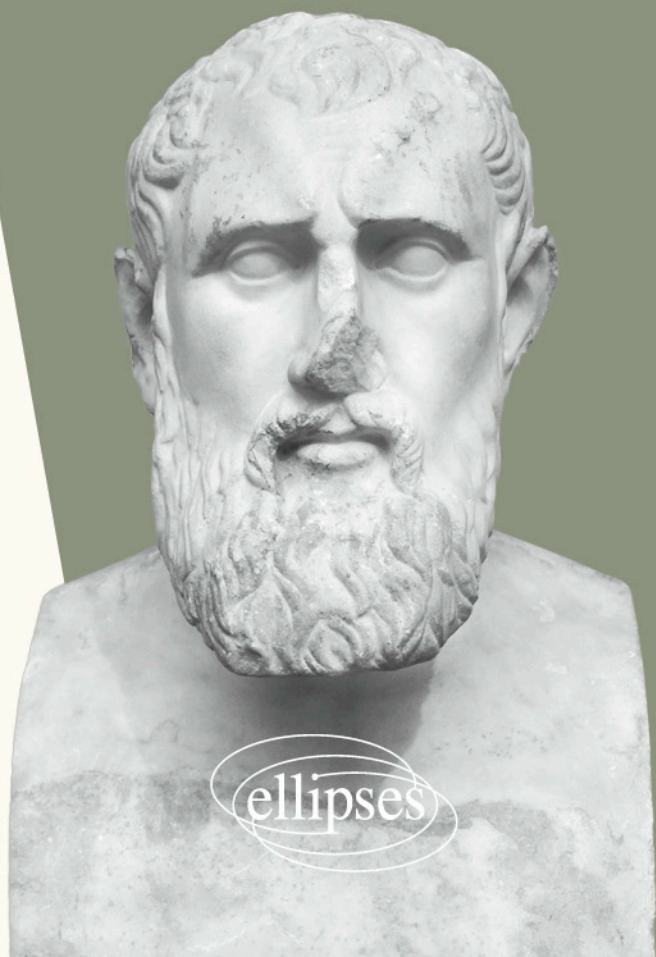


5 clés pour
comprendre



LES STOÏCIENS

Jean-Marc BRYARD



ellipses

5 clés pour
comprendre



LES STOÏCIENS

Jean-Marc BRYARD

Collection dirigée
par Adelino Braz



Retrouvez l'ensemble de la collection
« 5 clés pour comprendre »
sur notre site :



Conception graphique couverture et intérieur : Claire BOUCHE

Mise en pages : Soft Office

ISBN 9782340-121430

Dépôt légal : octobre 2026

© Ellipses Édition Marketing S.A.

8/10 rue la Quintinie 75015 Paris



Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

Sommaire

Introduction	5
--------------------	---

PREMIÈRE CLÉ

Vocabulaire	23
-------------------	----

DEUXIÈME CLÉ

Les grands axes de la pensée stoïcienne	39
---	----

TROISIÈME CLÉ

Héritage et face-à-face d'auteurs	175
---	-----

QUATRIÈME CLÉ

Textes-clés commentés	189
-----------------------------	-----

CINQUIÈME CLÉ

Schémas	203
---------------	-----

SCHÉMA 1 - Les penseurs principaux des trois périodes du stoïcisme	205
---	-----

SCHÉMA 2 - Biens, maux, indifférents	206
--	-----

SCHÉMA 3 - Vertus premières, vertus secondes	207
--	-----

SCHÉMA 4 - Passions premières, passions dérivées	208
--	-----

Bibliographie	209
---------------------	-----

Introduction

I. Vie et itinéraire intellectuel du Portique

À l'aurore du troisième siècle avant J.-C., de nombreuses écoles philosophiques sont actives à Athènes. La plus connue est sans doute celle de Platon (-428-348), l'Académie, suivie de près par celle de son disciple Aristote (-383-323), le Lycée ou école péripatéticienne. D'autres écoles, revendiquant une filiation directe avec Socrate, contribuent aussi à une vie intense de la scène philosophique : l'école cynique, fondée par Antisthène, disciple direct de Socrate ; l'école mégarique, fondée par Euclide de Mégare, également auditeur et ami de Socrate ; l'école cyrénaïque, fondée par Aristippe de Cyrène ; enfin, il faut signaler l'école sceptique, inaugurée avec quelques années de décalage par Pyrrhon d'Elis.

En ce troisième siècle naissant, la fin du règne d'Alexandre le Grand a déjà marqué l'entrée dans une période nouvelle dite « hellénistique » et deux écoles philosophiques vont voir le jour à quelques années d'intervalle : le Jardin émerge sous l'égide de son charismatique fondateur Épicure (-341-270) en -306 et le Portique est créé en -301 par Zénon de Cittium. Installée à côté d'un endroit appelé le Portique aux peintures, Stoâ poékilê en grec, l'école de Zénon est bientôt désignée comme l'école du Portique ou école stoïcienne. Elle va vivre pendant environ cinq siècles, non sans laisser une imprégnation parfois très nette dans les esprits des périodes ultérieures.

Plus que n'importe quelle autre, l'école du Portique montre une identité et une unité doctrinales très constantes tout au long de sa durée d'activité, au-delà des sensibilités différentes de ses grands représentants et des différences socio-historiques des périodes qu'elle va traverser. Il y a certes eu quelques divergences entre stoïciens, nous le verrons, mais celles-ci ont plutôt contribué à enrichir le système qu'à en menacer l'architecture.

On distingue habituellement trois périodes dans le stoïcisme.

L'Ancien Stoïcisme

C'est **Zénon de Cittium** qui fonde l'école stoïcienne en -301. Les commentateurs s'accordent pour situer sa mort vers -262/261 mais comme il y a divergence sur l'âge qu'il avait alors (72, 98 ou 101 ans), sa date de naissance oscille entre -363 et -333. Et si l'on accorde qu'il serait venu à Athènes à 22 ans, sa date d'arrivée oscille entre -341 et -312. On admet que Zénon, sans doute d'origine phénicienne et venu de Chypre, se serait d'abord attaché à Cratès le Cynique, prenant ensuite ses distances du fait des outrances du personnage dans son mode de vie (voir clé n° 3). Zénon suit d'autres enseignements philosophiques, en particulier ceux de l'Académie et ceux de l'école de Mégare par l'intermédiaire de Diodore Cronos et de Stilpon, ses deux derniers représentants.

Zénon en vient à ouvrir son école de philosophie à Athènes, son enseignement est ouvert à tous, payant seulement pour certains. Le scholarque jouit d'une excellente réputation auprès des athéniens, vivant sobrement, incitant à la vertu et à la modération ses jeunes disciples, accordant sa vie et ses discours et faisant d'elle un exemple, sans ostentation et dans l'humilité selon plusieurs sources.

On lui reconnaît une dizaine de disciples et vingt-six ouvrages (D. L., VII, 104), traitant prioritairement de questions éthiques et politiques mais aussi logiques et physiques. Zénon a posé les éléments essentiels de la doctrine. Il installe la thèse suivant laquelle le discours philosophique comprend trois parties : la logique, la physique, l'éthique, tripartition qui existait déjà chez les épicuriens. Il pose et instruit la thèse suivant laquelle la fin, le but de l'existence humaine est de « vivre en accord avec la nature », ce qui signifie aussi « vivre selon la vertu » ou « vivre sous le commandement de la raison ». Ainsi Zénon fait-il de la droite raison la vertu même et de la vertu le seul bien. Si la vertu est le seul bien, alors le vice est le seul mal et ce qui se situe entre le bien et le mal relève de la catégorie des indifférents. Pour parvenir au but de l'existence, la vie heureuse, il faut suivre la vertu, déclinée en vertus cardinales et vertus secondes, fuir les vices, calques négatifs des vertus qui sont comme des passions chronicisées qu'il faut connaître

et combattre et il faut aussi faire un bon usage des indifférents. Nous sommes là devant les éléments majeurs du domaine de l'éthique que nous retrouverons en détail dans la clé n° 2, partie éthique.

Le soin particulier que Zénon a porté aux questions éthiques ne l'a pas empêché de poser en même temps les bases essentielles pour la logique d'une part (théorie de la connaissance et des critères de la vérité, typologie des syllogismes et modes majeurs d'inférence), pour la physique d'autre part (unité du cosmos, distinction entre principe actif et principe passif, nature intégralement ordonnée par la raison, notion interchangeable avec celles de Dieu, Logos, Destin, Providence). Si l'on précise que les trois domaines de la philosophie sont en interaction permanente dans sa pensée, alors on peut dire que Zénon est à l'origine de ce que l'on peut appeler le « système stoïcien » même si les penseurs ultérieurs amèneront des éclaircissements et assouplissements qui contribueront à une harmonieuse consolidation du système.

À la mort de Zénon et conformément à sa volonté, c'est son disciple **Cléanthe** qui lui succède à la tête de l'école. Il serait né à Assos vers -331/330 et serait venu à Athènes vers -280 où il aurait suivi fidèlement l'enseignement de Zénon pendant 19 ans. Les témoignages insistent sur sa solide constitution physique; il fut athlète, pugiliste et comme il était très pauvre, il exerçait des métiers pénibles (comme puitsier d'eau) pour subvenir à ses besoins et continuer à suivre assidûment les leçons de son maître. Cléanthe n'était sans doute pas le disciple le plus brillant, comme il semblait d'ailleurs le reconnaître lui-même, mais son dévouement à son maître et à l'école ainsi que sa grande rigueur morale ont décidé du choix de Zénon. Cléanthe va rester scholarque pendant environ trente ans, jusqu'à sa mort en -230. Il a cherché à maintenir une ligne unie et orthodoxe au sein de l'école qui vit à ce moment quelques dissensions internes mais aussi de nombreuses attaques des autres écoles, en particulier du côté de la Nouvelle Académie.

Diogène Laërce cite 51 œuvres de Cléanthe (VII, 165-166) où les traités d'éthique dominent sur ceux de physique et de logique; d'autres auteurs mentionnent quelques œuvres supplémentaires, en particulier le célèbre *Hymne à Zeus*, curieusement absent de la liste de Diogène, dont il nous reste 39 vers conservés par Stobée (voir clé n° 4, texte 1).

Malgré tout son dévouement, Cléanthe n'est pas parvenu à rendre effective la ligne qui était la sienne et, à la fin de son scholarquat, il faut redonner à l'école force et unité. C'est la mission que va relever son successeur, **Chrysippe de Soles**.

Chrysippe (-277, vers -204) est originaire de Soles sur l'île de Chypre, il devient scholarque vers 50 ans et le sera pendant 28 ans jusqu'à sa mort vers -204. Chrysippe est reconnu comme un travailleur acharné¹ dont les priorités allaient au travail philosophique, aux questions pédagogiques, à la tenue et au bon fonctionnement de l'école. Les arcanes du pouvoir relevant de potentielles contradictions avec les énoncés de la sagesse stoïcienne, Chrysippe a sans doute dû estimer que la meilleure décision était de s'en tenir à distance.

Sur le plan doctrinal, les controverses avec les néo-académiciens aussi bien qu'avec les dialecticiens de l'école de Mégare (Diodore Cronos et Stilpon) conduisent Chrysippe à préciser et à développer la logique stoïcienne: le travail de Chrysippe porte déjà sur la théorie de la connaissance où il veut spécifier la question des critères de la vérité et, en particulier, celle de la représentation compréhensive qui, en dehors de sa définition technique, confirme par son existence même la correspondance analogique entre raison humaine et raison universelle et, à terme, entre destin, providence et raison universelle. À la nécessité à l'œuvre dans le tout ordonné par le Logos qu'est le cosmos correspond celle qui est à l'œuvre dans le syllogisme conditionnel (le sunnémenon) et il suit de cela la possibilité de la divination, c'est-à-dire la prévisibilité de l'avenir par la connaissance des lois causales (et non par des rituels irrationnels), ce qui oblige à retravailler la théorie de la causalité. Nous clarifierons tous ces énoncés délicats dans la clé n° 2 mais il

1. Il aurait laissé plus de 705 ouvrages si l'on s'en tient à Diogène Laërce qui répertorie 119 titres (soit 311 livres) pour la logique et 49 titres pour l'éthique mais la liste s'interrompt car la fin du livre VII est malheureusement perdue. Il ne nous reste que quelques fragments de cette œuvre monumentale que l'on a d'ailleurs du mal à rapporter à tel ou tel traité et qui sont souvent transmis par des adversaires, dans un contexte de controverse. Cela rend difficile le travail de reconstitution de la pensée chrysippéenne d'autant plus que son œuvre, du fait d'un caractère technique parfois obscur et diffus, était réputée comme difficile d'accès, ce dont témoignent certains passages des *Entretiens* d'Épictète (voir en particulier I, IV, 6-9 et II, XVII, 40). Sur Chrysippe, nous renvoyons au bel ouvrage d'Émile Bréhier, *Chrysippe et l'Ancien stoïcisme*, Paris, 1951, réimpr. 2005.

apparaît ici que le lien établi entre logique et physique, parfaitement conforme à la pensée de Zénon, oblige Chrysippe à parcourir tous les éléments constitutifs de ces deux disciplines en complétant ou en renforçant, chaque fois que cela s'impose, ce que le fondateur a pu établir. Outre celles déjà évoquées, les notions de pneuma, d'âme, de corps, d'incorporel, de matière, de mélange sont réanalysées par Chrysippe sans laisser de côté les interrogations qu'elles activent en matière d'éthique, particulièrement dans la connaissance de la nature-structure de l'âme et de ses mouvements. Cela ouvre sur la question des passions, ces mouvements irrationnels de l'âme que Chrysippe va scrupuleusement soumettre à l'examen, et sur la possibilité d'une thérapeutique des passions par où l'on fera l'expérience de la conciliation entre l'affirmation du déterminisme et celle de la liberté si l'on comprend que celle-ci n'est pas dans l'indétermination du choix mais dans l'affranchissement à l'égard de ce qui s'éloigne de la nécessité rationnelle.

Le stoïcisme intermédiaire

Cette période, dont l'importance a longtemps été sous-évaluée, s'étend de la mort de Chrysippe (-204) jusqu'à la fin du premier siècle avant J.-C. Plusieurs scholarques vont se succéder mais trois figures dominent : Diogène de Babylone, Panetius de Rhodes, Posidonius d'Apamée. Le système stoïcien se préserve et se transmet, il va même rayonner dans le monde romain et, sans céder sur les doctrines les plus fondamentales, le questionnement sur la mise en œuvre des préceptes va produire une « humanisation » de la doctrine, un renforcement de la réflexion sur les possibilités humaines concrètes d'incarner le stoïcisme dans son mode de vie.

Zénon de Tarse succède à son maître Chrysippe et dirige l'école pendant 25 ans jusqu'en -170. On ne sait quasiment rien de son enseignement et de sa pensée si ce n'est qu'il aurait remis en question la théorie de la conflagration universelle (voir Clé n° 2, partie physique) ou, du moins, conseillé, à la façon des sceptiques, de suspendre son jugement sur cette question. Son successeur est notre première grande figure du stoïcisme intermédiaire.

Diogène de Séleucie ou Le Babylonien

Diogène (240-150), qui a été l'élève de Chrysippe, dirige l'école entre 170 et 150; il semble que sa renommée a été plus grande que celle de Zénon de Tarse dont il fut également le disciple. Aulu-Gelle le mentionne dans ses *Nuits attiques* (VI, 14,8) pour la maîtrise de soi et la sobriété dont son style d'expression était témoin. Philodème de Gadara, adepte de l'épicurisme, cite dans son traité *Sur la rhétorique*, le traité éponyme de Diogène et rapporte que le stoïcien préconise une rhétorique dépouillée, devant être mise au service de l'utilité publique et intégrant également le fait de se taire! Ce qui commande le discours rhétorique, c'est moins le brillant de la technicité que l'autorité morale qui doit s'y refléter, s'y incarner. Dès lors, vérité, clarté et concision jouent à titre de principe dans ce type de discours. Diogène est également reconnu pour ses options sur la grammaire et la musique qu'il estime susceptibles de tenir un rôle non négligeable dans l'éducation et, en particulier, dans l'acquisition des vertus. De larges extraits de son traité *De la musique* ont été conservés, là encore par Philodème de Gadara dans son propre traité *De musica*.

Sur sa pensée, nous savons qu'il émettra des doutes sur la théorie de la conflagration universelle ainsi que sur la nature des questions que la mantique ou art de la divination peut prendre en charge (voir Clé n° 2, partie physique). Diogène ne laisse de côté ni la logique ni la physique mais c'est sans doute dans le domaine de l'éthique que son apport est le plus marquant. Il entend spécifier le rapport du bien à l'utile. En un sens, en tant que le bien est toujours cause de l'utile et de l'avantageux pour l'être raisonnable, on peut parler d'« utile absolu ». Mais, à côté de lui, il faut distinguer un « utile circonstanciel », c'est-à-dire un utile qui se révèle dans l'usage que nous faisons des circonstances: la distinction entre l'utile absolu et l'utile circonstanciel oblige à reconsidérer la question des indifférents: ils n'ont aucune valeur causale dans la production du bien et de la vertu ce qui ne signifie pas qu'il faut les écarter comme le voulait Ariston. Leur valeur ne peut être absolue, le fait qu'ils soient « préférables » ou « non préférables » dépend de l'usage que l'on en fait, leur valeur est déterminée par une appréciation circonstanciée (valeur naturelle ou sélective) ou par une convention (valeur sociale ou d'échange). Au-delà de ces

distinctions, que l'on analysera en détail dans la Clé n° 2, partie éthique, le souci de Diogène porte sur les modalités de conciliation entre les principes moraux emblématiques du stoïcisme, les dogmes et leur mise en œuvre dans la réalité de l'existence humaine inscrite, non pas seulement dans l'universalité du Cosmos mais aussi dans une cité qui possède ses lois, ses valeurs et ses usages. Il n'est donc pas question de revenir sur le cadre catégorique mais de déterminer comment il peut effectivement commander aux circonstances; et, pour cela, il ne s'agit pas de faire sans elles en prétendant qu'elles sont indifférentes car les choix auxquels elles nous enjoignent pratiquement, concrètement sont, quant à eux, bien réels et loin d'être indifférents. Il suit de cela une typologie des devoirs et la nécessité d'intégrer une casuistique au sein de la réflexion morale à condition de comprendre que la finalité n'est pas ici d'accommoder les principes et dogmes mais de les faire pénétrer au cœur des conditions d'exercice de l'action qui ne peuvent être déliées des conditions sociales et politiques/juridiques de l'existence. C'est à partir de cette impulsion donnée par Diogène et enrichie par ses continuateurs que l'on a pu parler d'une « humanisation » du stoïcisme.

Antipater de Tarse (210-129)

Il a été l'élève de Diogène de Babylone et lui succède à la tête de l'école qu'il dirigera de 150 à 129, date à laquelle il se suicide par le poison pour une raison inconnue. On lui attribue une dizaine d'ouvrages dont il ne reste rien et autant de disciples parmi lesquels Panetius de Rhodes, Denys de Cyrène le mathématicien et Blossius de Cumes; ce dernier était conseiller de Tiberius Gracchus qui fut à l'origine des réformes agraires à Rome vers -133. Blossius a voulu fonder une cité d'où l'esclavage était proscrit mais il échoue et c'est cela qui l'aurait conduit au suicide comme son maître. Antipater a sans doute dû être un grand philosophe de l'école, il est cité à de multiples reprises dans les meilleures sources du stoïcisme (Diogène Laërce, Cicéron, Plutarque, Sénèque, Épictète). Antipater travaille sur des questions de grammaire et de langage mais surtout il reprend la question des préférables et des devoirs reposant le problème des indifférents auxquels il faut reconnaître une place minime dans le souverain bien.

Panetius de Rhodes (185-112)

Deuxième grande figure du stoïcisme intermédiaire, Panetius (ou Panaitios) est né vers 185-180 à Lindos, sur l'île de Rhodes. Diogène de Babylone et Antipater l'ont formé à la philosophie stoïcienne à Athènes vers 150. Vers 146, il rejoint l'historien Polybe à Rome et se lie d'amitié avec Scipion Émilien, général et homme politique influent, lecteur de Platon et des auteurs grecs ; il souhaitait introduire la culture hellène à Rome et l'on trouvait autour de lui Térence et Lelius, ce dernier étant mis en scène par Cicéron dans son *De l'amitié* et son *De la vieillesse*. Avec Scipion, Panetius voyagera, dans les années 140, à Alexandrie et sur les côtes ouest de l'Afrique. Il va avoir une grande influence dans la diffusion du stoïcisme dans le monde romain puisqu'à côté de Scipion, on le retrouve aussi avec Quintus Tiberon (neveu de Scipion), Mucius Scaevola (juriste), Rutilius Rufus (proconsul), Aelius Stilon (grammairien), Caius Fannius (historien). Il est appelé à Athènes par Antipater vers -130 et prend la tête de l'école à la mort de ce dernier en -129. Il en assurera la direction jusqu'à sa mort vers -110.

On ne possède aucun fragment original de ses écrits, sa production n'aurait pas été très abondante ; on lui attribue, outre une lettre sur la douleur et un traité sur l'état et les magistrats, les traités *De la providence*, *De la bonne humeur*, *Des sectes* et un traité *Des devoirs* dont Cicéron reconnaît s'être fortement inspiré dans son propre traité *Des devoirs*, de même qu'il s'était inspiré du traité *De la providence* pour son traité *De la nature des dieux*. Dans ses disciples « connus » on retient Hécaton de Rhodes qui aurait produit des travaux en histoire de la philosophie et aurait influencé Sénèque pour la rédaction de son traité *Des bienfaits* (*De beneficiis*). Posidonius d'Apamée, troisième grande figure du stoïcisme intermédiaire a également été son disciple.

Panetius déploie une réflexion qui fait se rencontrer les savoirs scientifiques, les valeurs morales, la dimension affective et esthétique que l'humanité porte, de nature, en elle. Il donne au stoïcisme un souffle nouveau, inédit mais qui va installer des infléchissements décisifs pour l'héritage des penseurs ultérieurs. Les connaissances théoriques sont importantes pour Panetius, il s'y est grandement

consacré, nourrissant un intérêt pour la cosmologie¹, l'astronomie, les mathématiques mais aussi l'histoire, la géographie, la musique, la philologie. Mais les activités de connaissance pure ne trouvent pas leur finalité en elles-mêmes, elles sont plutôt et de multiples façons en vue des applications pratiques qui restent prioritaires. Dès lors, il faut se centrer sur la question des « vertus éthiques » et, corollairement, sur celle des devoirs. En ce qui concerne les vertus, Panetius donne comme fondamentales la prudence, la justice, la magnanimité et la tempérance auxquelles il ajoute une vertu qu'il nomme *kosmion* ou *prépon* qui traduit une correspondance entre la disposition intérieure de la vertu et sa manifestation extérieure, comme s'il y avait un pouvoir diffusant de la disposition intérieure sur l'aspect extérieur, celui-ci relevant de positions et de gestes adaptés et mesurés. Cela correspond à ce que Cicéron nommera « *decorum* » qu'il ne faut pas réduire à une simple apparence extérieure mais plutôt voir comme l'expression du naturel vertueux. Mais, ce qui est prégnant dans la pensée de Panetius, c'est que la vie heureuse/vertueuse engage plus le rapport de l'homme à l'homme que le rapport de l'homme au cosmos et, en ce sens, l'idéal de l'autarcie de la vertu doit être repensé, humanisé justement : il y a des plaisirs féconds non malsains, source de joie et de bonne humeur au même titre que l'accomplissement des actions vertueuses ; la santé et l'aisance matérielle contribuent à la vie heureuse, on peut l'admettre sans trahir la poursuite de la vertu. Les leçons en matière de progression dans le système des vertus doivent intégrer les dispositions individuelles, les buts et les préceptes restent les mêmes mais sans doute pas les trajectoires qui se peuvent déterminer à partir des talents et faiblesses de chacun.

Dans cette perspective la question des devoirs est aussi centrale car si l'on comprend que la vertu est le seul bien et que la vie heureuse est celle qui est conforme à la vertu, il n'en reste pas moins que ce qu'il nous faut intégrer « *in concreto* », c'est que nous avons des devoirs, des obligations qu'il faut identifier clairement et hiérarchiser car

1. La cosmologie relève du domaine de la physique dans lequel Panetius adopte des positions marquées : il rejette la théorie de la conflagration universelle, la théorie de la sympathie universelle et l'art divinatoire (la mantique) particulièrement quand il est articulé à des considérations astrologiques.

nous appartenons à différents cercles (famille, amis, couple, cité ou République, sphère sociale et politique...) qui induisent des obligations spécifiques. Le *De officiis*¹ de Cicéron contribue à révéler la pensée de Panetius et ce qui nous semble ici être majeur, c'est cette idée, qui va ensuite traverser tout le stoïcisme impérial, que la vie heureuse est celle dans laquelle, concrètement, nous tenons nos devoirs dans un rapport harmonieux quand bien même ils s'inscrivent dans des perspectives potentiellement hétérogènes. Combiner avec fluidité l'ensemble de nos obligations, ce qui est aussi le signe d'une bonne combinaison des vertus, serait décisif dans l'acheminement vers la vie heureuse. La pensée de Panetius a contribué à donner plus de chair au stoïcisme si l'on peut dire et a produit plus de possibilité d'en faire effectivement un mode de vie distinct de cet idéal monolithique désincarné auquel certains adversaires ou autres témoins peu/mal avisés réduisent parfois le Portique.

Posidonius d'Apamée

Troisième grande figure du stoïcisme intermédiaire, Posidonius (ou Posidonios) est né à Apamée, sur l'Oronte, en Syrie entre 140 et 130 et a été l'élève de Panetius auprès de qui il a appris la philosophie à Athènes. Il revient à Rhodes où il fonde et dirige une école vers -104 dans laquelle il enseignera jusqu'à sa mort en -51. L'école de Posidonius gagne assez vite en renommée, Cicéron suit ses cours en 78-77, les deux hommes vont se lier d'amitié et Cicéron s'inspirera, à certains endroits de son œuvre, des écrits de Posidonius qu'il reconnaît comme l'un de ses maîtres dans le début du *De natura deorum*, traité particulièrement inspiré des doctrines de Posidonius que l'on retrouve également dans les *Tusculanes* et le *De divinatione*.

Il ne nous reste que quelques fragments épars de l'œuvre de Posidonius mais les témoignages révèlent qu'elle devait être considérable et très diversifiée, abordant la logique, les mathématiques, la physique, l'histoire et la géographie, l'éthique et même un traité de stratégie militaire. Posidonius est reconnu comme le philosophe éminent après Panetius, certains témoins antiques le considèrent

1. Voir en particulier III, 7, entre autres références dans ce traité mais aussi *De finibus* IV, XXVII, 78-79.

d'ailleurs comme le plus « scientifique » des stoïciens car, pour lui, la science et la recherche des causes des phénomènes qui s'y joint nécessairement donnent à la raison qui les pratique une orientation décisive en vue de la vie harmonieuse ; les sciences se subordonnent à la physique, celle-ci se subordonne à son tour à la philosophie dont l'objectif est bien d'atteindre le bonheur dans et par la vertu. Pour autant, l'orthodoxie de Posidonius a été contestée du fait de la critique à laquelle il soumet la théorie chrysipéenne des passions dont on trouve un écho chez Galien, non sans la « dose interprétative » que le médecin ajoute habituellement à ses références¹. Pour Posidonius, l'étude du phénomène de la passion ne trouve pas une explication satisfaisante dans le strict rationalisme de Chrysippe et il faut revenir sur la conception de l'âme pour en rendre compte plus adéquatement, c'est-à-dire aussi dans une plus grande conformité avec ce que les faits montrent des manifestations des passions. Posidonius développe la thèse suivant laquelle l'âme porte en elle la faculté rationnelle, la raison qui est le principe directeur (hégémonikon) mais aussi des facultés irrationnelles, l'adjectif signifiant ici d'abord distinctes de la raison, comme le souligne Marie Lafranque dans la belle étude qu'elle a consacré à Posidonius².

Sans remettre en question la conception moniste des stoïciens antérieurs, Posidonius voit dans l'âme trois facultés autonomes mais interdépendantes. La faculté rationnelle qui s'éveille et se déploie progressivement chez l'enfant jusqu'à l'âge de 14 ans est « accompagnée » de deux facultés irrationnelles (partagées avec les animaux et qui sont les premières à s'exprimer) qui sont la faculté concupiscible, à laquelle sont liés les désirs, aversions et craintes et la faculté irascible à laquelle sont liés la colère et l'esprit de compétition, de lutte, quelle que soit la forme que ces derniers peuvent prendre : dirigés sur soi ou sur autrui, apport positif dans le cas de la lutte contre ses faiblesses, négatif dans le cas de toutes les luttes qui nous éloignent du commandement de la raison. Ce sont les inclinations qui président aux facultés concupiscible et irascible qui peuvent devenir excessives et provoquer les passions. Mais en elles-mêmes ces facultés de l'âme appartiennent

1. Voir le traité *Les facultés de l'âme suivent les tempéraments du corps*, éd. Les Belles Lettres, coll. « La roue à livres », Paris, 1995, p. 114.

2. *Posidonius d'Apamée. Essai de mise au point*, PUF, 1964, p. 518.

en propre à la vie biopsychologique de l'individu et y tiennent un rôle et une fonction naturels et nécessaires qui peut même être susceptible d'apaiser les passions. Il ne s'agit donc en aucun cas de frapper les âmes irrationnelles d'une indignité constitutionnelle. Cela implique que les passions trouvent une origine en nous-mêmes même si, ajout original et non sans conséquences contrariant également la théorie chrysipéenne des passions, des facteurs comme l'état du corps, en particulier la circulation sanguine, la complexion et les conditions climatiques ont une influence sur le développement des passions. À ce titre, c'est la connaissance qui nourrit la faculté rationnelle et lui donne les moyens d'interagir avec les facultés irrationnelles mais comme l'autonomie de celles-ci a été reconnue, c'est l'éducation (en tant qu'elle combine l'action du temps qui apaise les passions et celle de l'habitude qui inclut l'exercice et diverses formes de « gymnastique » relevant même parfois du dressage) qui est seule susceptible d'orienter correctement l'action des facultés irrationnelles de sorte qu'elles jouent avec la faculté rationnelle, qui en un sens doit les commander, et non *contre* elle. La santé de l'âme se joue dans cet équilibre.

On s'est longtemps mépris sur la valeur de cette période du stoïcisme intermédiaire, réduite au rôle de passeur sans grande qualité des énoncés de l'ancien stoïcisme vers les maîtres du stoïcisme impérial mais c'est là une représentation fausse. Chacun des auteurs rencontrés a œuvré de façon autonome et originale à renforcer le mouvement, à lui insuffler une énergie nouvelle en travaillant plus particulièrement les exigences de la vie humaine conduite par la raison et les difficultés à les mettre en œuvre. C'est bien ce stoïcisme « humanisé » qui se transmet aux maîtres du stoïcisme impérial.

Le stoïcisme impérial

C'est le stoïcisme des « grands noms », la célébrité de ses penseurs vient aussi de ce que nous disposons de leurs textes, perdus pour leur plus grande partie pour les deux autres périodes. Sénèque, Musonius Rufus, Épictète, Marc Aurèle sont les figures phares de ce dernier stoïcisme, souvent considéré comme réduit à l'éthique, jugement qui, comme bien d'autres, demande à être modulé.

Sénèque

Il est né entre 4 et 1 avant J.-C. à Cordoue, dans une famille aisée et il arrive très jeune à Rome où il bénéficie d'une éducation soignée, plutôt tournée vers la rhétorique. Il se familiarise avec la philosophie par l'intermédiaire de Fabianus, plutôt vulgarisateur des philosophes dont Sénèque évoque le style, qui s'adressait plus à l'âme qu'à l'oreille, dans les *Lettres à Lucilius* (100, 2); Sextius, Sotion (proche des pythagoriciens) et surtout Attale seront ses maîtres. Ce dernier, auquel il rend hommage dans les *Lettres à Lucilius* également (108,3 et 13-15), le « convertira » au stoïcisme. Il part en Égypte de 25 à 31, ce sont des années d'étude qui confirment le goût prononcé de Sénèque pour la philosophie; des textes qu'il compose à cette période, seule la *Consolation à Marcia* nous est parvenue.

Sénèque revient à Rome en 31, y jouit d'une bonne réputation d'orateur rapidement et s'implique dans la vie politique, troublée en ces temps; après le règne de Tibère, Sénèque connaîtra ses trois successeurs Caligula, Claude et Néron, empereurs de triste renommée. Au début des années 40, victime des manœuvres de Messaline, Sénèque est exilé en Corse où il va rester de 41 à 49. Il peut revenir à Rome grâce à Agrippine, devenue sixième épouse de Claude après l'assassinat de Messaline et il devient même le précepteur de Néron auquel sa mère Agrippine veut donner une formation d'excellence. Lorsque Claude est assassiné, Néron n'a que 17 ans: Sénèque et Burrus, préfet de la garde, vont exercer les fonctions de régent de l'empire. Les cinq premières années du règne de Néron sont plutôt positives, il honore Sénèque du titre d'ami du prince en 55 et Sénèque jouit bientôt d'une grande célébrité qui lui vaut quelques inimitiés dans le monde aristocratique. À partir de 59, Néron fait assassiner sa mère, il se montre sous un jour nouveau, sa mégalomanie grandit et il règne de plus en plus par la terreur, fiscale puis physique. La distance avec Sénèque se creuse et quand, en 62, Burrus meurt, probablement assassiné, Sénèque fait part à l'empereur de son désir de se retirer de la vie politique. Néron refuse, Sénèque se replie quand même sur ses études et son travail philosophique; les relations deviennent de plus

en plus tendues dans les années 63-64. En 65, il est accusé de participation à la conjuration de Pison, Néron fait ordonner son suicide et Sénèque se donne la mort.

L'œuvre de Sénèque

C'est le premier auteur stoïcien dont la majorité des textes originaux nous est parvenue, ce qui constitue une source d'information remarquable. L'œuvre se constitue d'un côté de tragédies, il y a d'un autre côté les écrits en prose : les *Consolations* à Marcia, à Helvia (sa mère), à Polybe (affranchi de Néron) et l'*Apocoloquintose* (« transformation en citrouille » de l'empereur Claude). Viennent enfin les écrits philosophiques au sein desquels on peut distinguer les dialogues et écrits brefs des célèbres *Lettres à Lucilius*, écrites après la retraite de Sénèque donc après 62. On retiendra dans les dialogues et opuscules : *Sur la colère* (*De ira*, composé vers 41) ; *Sur la clémence* (*De clementia*, dédié à Néron, texte dont nous n'avons plus l'intégralité) ; *Sur la tranquillité de l'âme* (*De tranquillitate animi*) ; *Sur la brièveté de la vie* (*De brevitae vitae*) ; *Sur le loisir* (*De otio*) ; *De la vie heureuse* (*De vita beata*) ; *De la constance du sage* (*De constantia sapientis*) ; *Sur les bienfaits* (*De beneficiis*) ; *De la providence* (*De providentia*). Il faut ajouter à ces traités qui relèvent de l'éthique les sept livres qui composent les *Questions naturelles* qui reprennent des problèmes de physique. Les *Lettres à Lucilius* sont le dernier texte de Sénèque, on peut les considérer comme le centre à partir duquel tout le stoïcisme de Sénèque peut s'entendre, à la fois dans son souci pédagogique permanent mais aussi dans la préoccupation constante de délimiter, par de fines analyses des faiblesses humaines, les conditions de la progression vers la sagesse.

Musonius Rufus

Nous ne savons pas grand-chose de sa vie, il est né vers 20-30 et faisait partie de l'ordre romain des chevaliers. Suivant A.-J. Festugière¹, Musonius fut, avec Cornutus, banni de Rome en 65, demeurant à Gyaros dans les Cyclades, jusqu'à la mort de Néron en 68. D'après ses propres

1. Télès et Musonius, *Prédications*, Paris, Vrin, 1908 ; ouvrage qui correspond à une traduction partielle de O. Hense, *C. Musonii Rufi reliquiae*, Leipzig, 1905.

termes, dans la diatribe *Sur l'exil*, cela ne l'a privé ni de sa liberté ni de sa franchise de parole et il ne s'est pas estimé plus malheureux qu'au-paravant. Rappelé par Galba, à nouveau exilé sous Vespasien, il fut enfin rappelé par Titus avec qui il noua des liens d'amitié. On ne sait rien de sa mort, peut-être vers 80.

Musonius n'a rien écrit et les *Diatribes* ou *Entretiens* qui nous restent de lui viennent sans doute des *Mémorables* de Lucius (ou Lukios), disciple de Musonius, et correspondent à des extraits conservés par Stobée. Aulu-Gelle mentionne également l'austère maître stoïcien dans ses *Nuits attiques* (V, 1) et ce qu'il nous dit est confirmé par Épictète dans les *Entretiens* (III, XXIII, 29 ; voir aussi I, VII, 32). Au gré des *Diatribes* de Musonius, nous découvrons *Qu'il ne faut pas user d'une multitude de démonstrations relativement à un seul sujet*, il faut aller à l'essentiel et s'appliquer à agir conformément aux préceptes sans quoi le discours est stérile. Nous découvrons également « *que les femmes aussi doivent étudier la philosophie* » car « *elles ne sont pas moins naturellement disposées que les hommes à se plaire aux actions belles et justes et à rejeter les contraires* ». Dans la continuité de ce mot d'ordre d'égalité, Musonius affirmera qu'il faut donc éduquer de la même manière les filles et les garçons particulièrement en matière de vertu. L'enseignement de Musonius va influencer fortement la pensée de son disciple Épictète.

Épictète

Né à Hiérapolis en Phrygie (Asie Mineure) en 50 après J.-C., il est emmené assez jeune à Rome où il est acheté comme esclave par Épaphrodite, affranchi de Néron, un maître décrit plutôt comme grossier et cruel mais qui l'aurait cependant autorisé à suivre les leçons de Musonius et qui en viendra à l'affranchir sans que l'on ne connaisse les raisons de cet acte salutaire. À partir de là Épictète peut s'adonner entièrement à la philosophie. Il continue à suivre les leçons de Musonius jusqu'au moment où, banni de Rome avec les autres philosophes par le décret de Domitien, il se réfugie à Nicopolis en Épire. Il y fonde une école dans laquelle il enseignera une trentaine d'années jusqu'à sa mort entre 125 et 130. Nous ne savons pas grand-chose de plus de sa vie, il n'a rien écrit, son enseignement est resté oral, à l'image de son maître Musonius et de ses deux autres références de prédilection,

Socrate et Diogène de Sinope, le cynique. C'est son disciple Arrien de Nicomédie qui recueillera et mettra en forme les leçons d'Épictète ce qui donnera les deux textes célèbres que sont les *Entretiens* (huit livres mais seuls quatre nous restent) et le *Manuel* (*Enchiridion*), abrégé de la pensée d'Épictète.

Les *Entretiens* correspondent sans doute à la partie qui suivait la leçon technique faite par le maître et qui pouvait porter sur un exercice de logique ou sur le commentaire d'un extrait de Chrysippe ou de Zénon. Après l'exposé, le maître, à l'occasion d'une question ou d'une intervention d'un disciple, se lançait dans une improvisation, passant par le style de la diatribe, choisi parce qu'entrant en correspondance avec la fonction protreptique de ce complément : il s'agissait d'inviter voire d'exhorter les auditeurs à une transformation progressive de soi, mise en œuvre pratique et effective des préceptes.

À l'époque d'Épictète, d'autres stoïciens enseignent même s'il n'y a plus d'école « centrale ». Certains nous sont connus par ce qui nous reste de leur œuvre comme Hiéroclès ou Cléomède, d'autres parce qu'ils figurent dans les hommages que Marc Aurèle rend au livre I de ses *Pensées*.

Marc Aurèle

Né en 121 dans une famille riche et puissante, il perd son père très tôt et sera placé sous la protection d'Hadrien (empereur de 117 à 138) puis d'Antonin dit le pieux (empereur de 138 à 161) qui l'adopte et lui donnera sa fille Faustine en mariage. À la mort d'Antonin, Marc Aurèle lui succède et décide de partager le pouvoir avec son frère adoptif Lucius Verus qui meurt en 169. Le règne de Marc Aurèle a souvent été difficile du fait des guerres contre les barbares qui menacent les frontières de l'empire, à quoi il faut ajouter famines, épidémies et même un complot fomenté par un de ses généraux à Rome pendant son absence due aux guerres. Dans une courte période d'accalmie en 175-176, il visite l'Orient et la Grèce mais il perd sa femme Faustine. De retour d'Orient et de passage à Athènes, il fait rouvrir les quatre grandes écoles philosophiques majeures (Académie, Lycée, Jardin, Portique) et salarie leur scholarque. Il meurt en 180.